

Une journée au Marché St-Sauveur

par Omer Juneau

Il fut un temps où le seul revenu familial était la vente des produits de la ferme au marché. La journée du marché était le vendredi, et parfois aussi le samedi, dans le temps des récoltes à l'automne.

Tout y était vendu : fraises, patates, légumes, œufs, poules, poulets, beurre, crème fraîche, cerises sauvages, glands, veaux, quartiers de bœuf et de porc, sirop d'érable, pommes. Le bœuf et le porc étaient vendus seulement en décembre au temps des boucheries, à cause de la température froide. Par contre, le veau en quartier était vendu à longueur d'année, de même que le foie et les volailles. Il y avait aussi des commandes de clients, appelés communément « pratiques » où il suffisait de livrer la marchandise. Après les fêtes, mon père n'allait plus au marché. Il livrait directement aux clients dans Saint-Sauveur et Saint-Malo. La vente par les rues sans permis de l'hôtel de ville était prohibée. Il s'est fait prendre une ou deux fois et il a dû payer une amende en plus de l'obligation de prendre une licence au prix de dix piastres environ. En hiver, mon père partait vers les six heures du matin. Après avoir chargé la berline, il plaçait des briques chaudes à travers le chargement et recouvrait le tout de peaux. C'était les patates et les œufs qu'il fallait surtout protéger de la gelée. Le trajet en voiture à cheval de Saint-Augustin à Québec durait environ trois heures et demie. Après avoir fait sa tournée de clients qui prenait fin vers les trois ou quatre heures de l'après-midi, il se rendait à l'épicerie Godbout sur la rue Bayard pour faire boire le cheval et lui donner sa portion d'avoine. C'était l'endroit aussi pour écouler son stock restant souvent à très bas prix. À même cette épicerie, il y avait un espace réservé aux cultivateurs où se trouvait une fournaise. Parfois, ils étaient six à huit à se réchauffer et à dîner là. Ils achetaient de cette épicerie une livre ou deux de biscuits et une grosse liqueur.



Exemple de berline servant au transport de marchandises et de personnes. Remarquer la quantité de peaux pour protéger du froid. Carte postale photographique, collection Serge Juneau.

Après c'était le retour à la maison. Il fallait refaire encore un bon trois heures de route. Souvent, il fallait marcher à côté de la voiture de bonnes distances pour se réchauffer, pour finalement arriver à la maison aux alentours de sept à huit heures du soir. Dans le temps des fraises, c'est trois fois par semaine que nous allions au marché pour les vendre 25 cents la douzaine de casseaux et parfois les laisser à 15 cents la douzaine en période d'abondance.

Les places sur le marché coûtaient 50 cents par jour. Si on voulait réserver toujours la même place, c'était un dollar. Le départ de la maison se faisait toujours à trois heures de la nuit pour arriver entre six heures trente et sept heures. Souvent l'été, maman y allait avec un de ses enfants âgés de sept à quinze ans. On y allait chacun notre tour. On conduisait le cheval et ma mère dormait à côté. On ne peut pas imaginer la somme de travail qu'elle devait accomplir. Elle passait la journée à ramasser des fraises, en plus des repas et des autres travaux. Je me rappelle une fois que j'étais avec elle au marché, elle s'était fait voler sa sacoche pendant qu'elle répondait à un client. Tout le fruit d'un tel travail venait de disparaître. Elle pleurait et craignait d'arriver à la maison pour annoncer la nouvelle à mon père, qui avait compris d'ailleurs. Les ventes finies, avant de remonter chez nous, il y avait le magasinage sur la rue St-Joseph. C'était le temps d'acheter des chaussures, du linge de toutes sortes, du prélat. Il n'était pas question de prendre l'autobus à Saint-Augustin pour aller faire des achats et perdre une journée.



Journée de marché à la fin des années vingt à Québec. Carte postale photographique, collection Serge Juneau.

L'automne, il y avait deux jours de marché, le vendredi et le samedi. Papa et maman y allaient tous les deux et couchaient chez mon oncle Thomas Savard, sur la rue Morin dans Saint-Sauveur. Nous descendions le deuxième voyage le samedi matin et on remontait avec l'autre voiture. Dans les dernières années, c'était devenu très dangereux de descendre à Québec la nuit à cause des accidents d'automobile. Même avec un réflecteur derrière la voiture et un fanal attaché sur le côté, des automobilistes frappaient les voitures par-derrière. Plusieurs cultivateurs y ont goûté. Des fois la voiture était complètement démolie et se retrouvait dans le fossé. Chez nous, on a été aussi frappés, mais sans gravité. À chaque fois que nous partions pour Québec avec maman, elle faisait toujours la prière du matin, et ajoutait : « Mon Dieu préservez-moi de tout mal et accident qui pourraient m'arriver aujourd'hui ».

Nous cultivions beaucoup de patates qui étaient vendues aussi à Québec. Le prix était de 35 à 40 cents la poche de 75 lb. Je me rappelle qu'un automne les prix étaient bas et la récolte très bonne. Mon père avait vendu 100 poches aux Sœurs Grises de Québec pour le prix de 25 cents la poche, ce qui nécessita quatre voyages.

*Transcription : Monique Routhier
Photos et légendes : Serge Juneau*